



Linguistique de l'événement mescalinen chez Henri Michaux

Dominique Legallois

► To cite this version:

Dominique Legallois. Linguistique de l'événement mescalinen chez Henri Michaux. *Revue Romane*, 2012, 47 (1), pp.144-159. 10.1075/rro.47.1.08leg . hal-03446815

HAL Id: hal-03446815

<https://hal.science/hal-03446815>

Submitted on 25 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique LEGALLOIS

Université de Caen & CRISCO EA 4255

dominique.legallois@unicaen.fr

Linguistique de l'événement mescalinen chez Henri Michaux

Résumé : l'article analyse la notion d'événement dans *Misérable Miracle*, œuvre d'Henri Michaux dans laquelle le poète rend compte de son expérience de la mescaline. Nous nous intéressons à trois phénomènes en particulier : les mots, qui, par leur nature iconique, se comportent dans l'expérience en véritables événements ; la phrase michaudienne, dans l'écriture du témoignage, qui est organisée comme une forme événementielle ; enfin le texte, par le dispositif de l'*energeia* et de l'*enargeia*, qui constitue lui-même un événement énonciatif auquel participe le lecteur.

Abstract : *Misérable Miracle* by Henri Michaux, is not only a poetic account of mescaline experiments ; in our opinion, the book also gives rise to a semiotic thinking on the notion of *event*. The paper is devoted to a detailed investigation of the manner in which 1) words – thanks to their iconic property - are events, 2) sentences are formed by the structure of events, and 3) texts – thanks to the rhetoric of *energeia* and *enargeia* – are designed as events by the reading.horizon

Key Words : événement – iconicité – enargeia - energeia – hallucination

De 1955 à 1956, le poète Henri Michaux fit, sous contrôle médical et accompagné de « complices » tels que B. Saby, M. Saillet ou encore J. Paulhan, l'expérience de la mescaline. La mescaline est un psychotrope constitué par un alcaloïde dérivé d'un champignon mexicain, le peyotl. Michaux rendit compte de ses expérimentations mescaliniennes (ainsi que de celles du haschich) dans plusieurs ouvrages, dont le premier publié en 1956 fut *Misérable Miracle*. Vinrent ensuite *Connaissances par les gouffres*, *Paix dans les brisements*, *Les grandes épreuves de l'esprit*, *L'infini turbulent*, *Face aux verrous*, *Face à ce qui se dérobe*.

Misérable Miracle tient lieu à fois de témoignage, de récit scientifique, et d'œuvre poétique. Expérience esthétique extrême, mais aussi littérature expérimentale, Michaux y décrit la perception d'hallucinations causées par *la plante qui fait les yeux émerveillés* – selon le titre du livre du docteur A. Rouhier paru en 1927. Mais il ne s'agira pas, pour Michaux, d'un émerveillement. Au contraire, et les titres dysphoriques des recueils en témoignent, le poète vécut une « aliénation expérimentale » qu'il compara souvent à l'état de schizophrénie¹.

On le sait, l'analyse de l'événement est épistémologiquement fondamentale pour les diverses disciplines des sciences humaines, qui toutes ont consacré des réflexions à cette notion². Dans une perspective d'analyse du discours, cet article a pour objectif de discuter de l'enjeu de la notion dans *Misérable Miracle*. La présence de l'événement y est en quelque sorte totale, tant au niveau « référentiel » des expériences décrites, qu'au niveau – linguistique - de l'écriture. Ainsi, le texte de Michaux témoigne à plusieurs reprises que les mots, dans l'expérience mescalinienne, sont perçus comme des événements, dans des circonstances sémiotiques que nous décrirons. De même, la période michaudienne est-elle construite en fonction de la forme événementielle qu'elle saisit. Et plus encore, la lecture de *Misérable Miracle* peut, elle-même, être comprise comme un événement grâce aux propriétés textuelles et à leur actualisation par le lecteur.

¹ Sur les aspects biographiques, voir l'ouvrage de J.P. Martin (2003).

² On notera, par exemple, les travaux de C. Romano (1998) en philosophie, ceux de B. Lamizet (2006) en sciences de l'information et la communication, de Van de Velde (2006- et ici même) en linguistique, de J. Guilhaumou (2006) en analyse du discours historique, de A. Farge (2002) en histoire – ceci pour quelques indications. M. Prestini-Christophe (2006) propose une synthèse sur la notion d'événement en sciences humaines. On pourra également lire avec profit les travaux pluridisciplinaires publiés par F. Daviet-Taylor (2006), D.Alexandre et alii (2004), et par la revue *terrain* n°38 mars 2002.

1. La notion d'événement hallucinatoire

Il faut noter qu'il n'y a aucune contradiction entre la notion d'événement, entendue, généralement, comme entité *réelle*, et la notion d'*hallucination*. Selon la définition classique d'Esquirol³, l'hallucination est une perception sans objet ; mais, même si l'image de la perception ne peut être mise en corrélation directe avec une chose du monde environnant le sujet, la perception, elle, est bien un acte réel : l'hallucination est certes une perception sans objet, mais elle est, cependant, une perception avec un contenu. On ne peut donc nier la nature événementielle de l'hallucination sur le principe d'une non réalité. Plus encore, les contenus des hallucinations tels que Michaux les décrits, répondent à la définition que l'on donne habituellement de l'événement. On peut suivre, sur ce point, le dictionnaire historique de la langue française de Lalande (éd.1985), qui propose pour événement :

« Ce qui arrive, ce qui advient à une date et en un lieu déterminés, lorsque ce fait présente une certaine unité, et se distingue du cours uniforme des phénomènes de même nature »⁴.

L'unité d'une hallucination ne se donne pas par sa *figure*, puisque les images sont sans cesse changeantes, mais par sa *forme* mouvante – sa structure interne, en quelque sorte - dont la mise en discours façonne l'unité. Ainsi, les séquences dans *Misérable Miracle* sont-elles organisées très souvent par le schéma dramatique « Montée – climax – catastrophe » qui articule la cohérence formelle de la vision et confère aux hallucinations leur caractère distinctif et spectaculaire. Enfin, l'événement-hallucinogène se manifeste dans la circonstance aspectuelle de l'inchoatif, puisque énoncé par des verbes comme *se passer, surgir* ; par ex :

Des Himalayas surgissent brusquement plus hauts que la plus haute montagne... (MM :21)

Au cœur même du texte de Michaux, l'événement se révèle être une notion tout à fait essentielle pour saisir les enjeux esthétiques et poétiques. L'événement est ici conçu comme une unité en rapport étroit avec le discours ; plus précisément, nous voudrions montrer que l'événement participe de l'expérience mescaliniennne à trois niveaux :

- En premier lieu, au niveau des *mots*. Nous verrons que dans l'expérience mescaliniennne, les mots deviennent des événements. Ils s'affranchissent de leur nature linguistique pour devenir des phénomènes qui « adviennent », qui « se produisent » et qui possèdent leur propre mouvement et leur propre étendue.
- En deuxième lieu, au niveau de l'*unité phrastique*. Par leur rythme et leur torsion, les périodes et les clauses rejouent, en quelque sorte, les événements hallucinatoires, et en épousent les formes sur deux modes rythmiques différents : un rythme « litanique » et un rythme « martèlement ».
- En dernier lieu, les *textes* de Michaux sont eux-mêmes construits comme des événements, auxquels les lecteurs prennent part. Par les dispositifs rhétoriques et mimésiques de l'*enargeia* et de l'*energeia*, le lecteur est mis dans les conditions de percevoir lui-même l'événement.

Ainsi, mot, phrase, texte – les trois paliers linguistiques consécutifs – sont-ils directement appréhendables comme des réalités événementielles. Chacune des trois parties suivantes vont développer et illustrer cette permanence linguistique de l'événement.

2. Le mot comme événement

Les contenus des hallucinations de Michaux sous mescaline, ont été peu étudiés pour eux-mêmes⁵ ; pourtant, il nous semble qu'il y a là matière importante à une sémiotique particulière et originale des signes et des formes linguistiques, et à une analyse du phénomène perceptif en général. Bien avant *Misérable Miracle* et les expériences de Michaux, les rapports entre mescaline et

³ Cf. A. Brun (1999 : 332).

⁴ Cf. aussi F. Daviet-Taylor (2006).

⁵ Excepté A. Brun (1999).

synesthésie⁶ avaient été notés par le psychologue allemand H. Werner (1934), puis par M. Merleau-Ponty (1945). La littérature sur la synesthésie, mise en regard avec le texte de Michaux, se montre particulièrement intéressante pour notre propos. Ainsi, la psychologue E. Dumaaurier (1992 : 47), analysant le cas Veniamin rapporté par Luria, écrit :

« La longue observation réalisée par Luria (1965) du cas de Veniamin souligne le côté involontaire et incontrôlé de ces manifestations synesthésiques[...] : « le moindre bruit me gêne... il se transforme en ligne et m'embrouille...on me dit un mot et aussitôt je vois des lignes, je les tâte, elles semblent s'éliminer au contact de mes mains...une fumée apparaît, une brume.. et plus j'entends parler et plus j'ai mal...et bientôt il ne reste plus rien du sens des mots » (p.40-41).

De même, un sujet de Werner éprouve une sensation identique lorsqu'il entend prononcer le mot « humide » :

« A la présentation du mot « humide » il éprouve outre un sentiment d'humidité et de froid, tout un remaniement du schéma corporel. Le mot n'est alors pas distinct de l'attitude qu'il induit ; **avant d'être un concept, il est un événement qui saisit le corps.** Il n'y a plus alors d'isolation entre la qualité perçue et le vécu. On peut supposer que c'est ce mécanisme d'isolation qui nous permet de différencier, par exemple, le triste perçu du triste vécu⁷ ». (E.Dumaaurier, 1992 : 47).

Si, à la différence de Michaux, Veniamin ou le sujet de Werner, ne sont pas sous emprise d'hallucinogènes, mais en permanence dans un état synesthésique, les expériences rapportées sont cependant bien proches de celle du poète. On compara, par exemple, le sentiment d'humidité vécu par le patient de Werner avec ce passage de *Misérable Miracle* :

« Tiens, midi et demi déjà. Comment est-ce possible ? Je n'ai pas encore vu de couleurs, de vraies, d'éclatantes. Je n'en verrai peut être pas. » Mécontent je m'enveloppe à nouveau de mon écharpe. Alors sortant en apparence de ma réflexion, déclenchés par la pensée ou par le mot presse-bouton, des milliers de petits points de couleurs m'envahissent. Un déferlement ! Une inondation, mais dont chaque gouttelette colorée serait parfaitement distincte, isolée, détachée.

Arrêt de l'inondation (MM : 27)

Le mot *presse-bouton* est certes le déclencheur de l'hallucination, mais il en constitue également le « site », et plus encore, pour reprendre E.Dumaaurier, il est un événement. Pour expliquer en quoi le mot est un événement *qui saisit le corps*, il nous faut développer certaines de ses modifications sémiotiques opérées par la mescaline.

Dans l'expérience mescaliniennne, mais aussi synesthésique (et nous le verrons plus loin, dans l'état de schizophrénie), le mot ne peut plus être conçu comme un simple signe linguistique (le rapport entre un signifiant et un signifié), mais comme la condition de la manifestation – de l'apparaître- d'un référent – mais d'un référent qui « arrive » au sujet. Dans son monumental ouvrage sur Michaux, A. Brun a décrit en des termes psychanalytiques cette totale adéquation entre le signifiant et le référent : le mot est la chose (A.Brun, 1999 : 110) :

« Il suffit de penser ou de prononcer un vocable pour qu'il s'image instantanément ou s'incarne dans la chose même qu'il représente, en donnant à l'expérimentateur le sentiment d'une présence réelle » (A.Brun, 1999 : 110).

Mais les termes de *chose* ou *référent*, sont sans doute inexacts. Ce à quoi s'identifie le mot, n'est pas tant une chose qu'un événement. En effet, l'hallucination se caractérise à partir des modalités propres à l'événement : Surgissement, irruption, intensité. *Surgissement*, qui caractérise le mode d'apparaître de l'événement ; *irruption* ou encore *intrusion* dans un état d'indifférenciation (ici, *envahissement*⁸). *Intensité*, ici, par exemple, *déferlement*, *inondation*. Autrement dit, nous pensons que doivent être précisées les remarques d'A. Brun : le mot n'est pas la chose, elle est l'événement de la chose, dans ce qui constitue la modalité d'un *apparaître*. Donnons un autre passage de Michaux :

je me mets, à la clarté vacillante du feu de bois, à parcourir le texte dont je lis avec peine quelques mots
« la girafe... ruminant, entre les antilopes et les... par sa forme... » Tiens ! Quelque chose, il me semble,

⁶ Cf. D. Legallois (2005).

⁷ Nous soulignons.

⁸ Cette phrase de C. Romano : L'événement est ce qui vient troubler l'ordre figé des choses, pour y introduire le « mouvement » (1998 : 6)

bouge à ces mots. Je ferme les yeux, et déjà venues à leur nom, galopaient au loin deux douzaines de girafes soulevant en cadence leurs pattes grêles et leur cou interminable. Certes elles n'avaient rien de commun avec les animaux musclés et colorés des belles photos en couleurs observées précédemment d'où aucune girafe « intérieure » n'avait pu naître. Celles-ci étaient des schémas en mouvement de la notion «girafe», des dessins formés par réflexion, non par copie (MM : 39-40).

Le texte de Michaux témoigne d'un plan primaire de la perception – que l'on peut désigner par *sensation* - préalable à la constitution eidétique des objets ; en cela, ce témoignage a également une visée psychologique qui côtoie sans doute aussi bien les textes des Gestaltistes sur la réduction des bonnes formes, que les travaux de Leroi-Gourhan sur la prééminence des figures géométriques dans les plus anciennes représentations visuelles, ou encore, les recherches en pédagogie de Luquet portant sur les *modèles formels intérieurs* des jeunes enfants. Le mot *girafe* a une propriété indexicale indiscutable, dans la mesure où à son énonciation apparaît l'hallucination des girafes abstraites. Mais surtout, là encore, le mot est un signe iconique au sens peircien du terme. La sémiotique de Peirce est en effet d'un grand secours pour analyser le phénomène. Dans sa plus fameuse catégorisation des signes, Peirce, comme on le sait, distingue :

- l'icône : le signe renvoie à son objet de façon iconique par ressemblance à son objet.
- L'indice : le signe renvoie à son objet de manière indicelle
- Le symbole : le signe est conventionnel parce qu'il renvoie à son objet en vertu d'une règle, ou d'une loi.

Le mot, dans l'expérience mescaliniennne ou synesthésique, est une icône, dans la mesure où la définition de l'icône donnée plus haut reste très générale : la notion de ressemblance doit être conçue comme le *terminus ad quem* d'un continuum allant de l'identité entre représentamen et objet (le signe se représente lui-même) à la ressemblance, qui suppose une altérité entre signe et objet. Dans le cas qui nous intéresse ici, nous avons affaire à un « qualisigne iconique » : le mot n'est le représentant que de lui-même, avec cette particularité fondamentale dans l'expérience de la mescaline, que le mot n'est plus à proprement parler une entité linguistique, mais l'événement d'une chose. Surtout, le mot n'est plus un symbole, un signe conventionnel. Il perd son caractère arbitraire, sans, d'ailleurs, qu'il soit sûr que l'on puisse conclure à une dimension naturelle et cratyléenne du langage : le nom n'émane pas de la chose ; au contraire, c'est du nom qu'émane la chose, comme dans le discours magique – auquel d'ailleurs Michaux fait référence :

Il suffisait à l'Indien de prononcer le nom du dieu qu'il adorait, pour que celui-ci, commandé par le mot, apparût.

Ce qu'on apprend en démonologie semble à présent devenir clair, à savoir que le nom est tout. Vérifié ici (MM : 69).

Ce surinvestissement du mot est, selon Freud, caractéristique de la schizophrénie⁹. Le psychothérapeute H. Searles a décrit

« la façon dont les schizophrènes éprouvaient comme des sensations exclusivement corporelles des expressions figurées, telle "percé le cœur", métaphore ressentie physiquement par un patient comme si une balle lui avait été tirée dans le cœur » (A. Brun, 1999 : 124)

Le caractère événementiel du mot se manifeste également par le fait que Michaux vit le mot. L'expérimentateur n'est pas un *sujet* dans le sens où ce terme s'opposerait à celui d'*objet* - le sujet se déterminant par différenciation avec l'objet ; ici, au contraire, nulle différenciation puisque les hallucinations envahissent le corps, le saisissent, en raison même de leur nature d'événement : un événement est ce qui arrive à quelqu'un, et sans doute pouvons nous retourner la formule de Romano :

L'événement ne peut apparaître, et se produire ainsi sous l'horizon d'un monde, que si quelqu'un au moins est là pour le saisir» (C. Romano, 1998 : 41).

– nous dirions plutôt : si quelqu'un, au moins, *en est saisi*. Autrement dit, il ne s'agit pas de comprendre le texte de Michaux sous l'angle du fondement ontologique, mais sous celui de la phénoménologie de l'événement. Le brouillage entre extéroception et intéroception inscrit l'expérience dans une fusion entre perçu et vécu, moment qui nous semble constitutif de l'apparaître de l'événement, lorsque celui-ci est encore indéterminé, non objectivé, alors que seules ses qualités de

⁹ Cf. A. Brun : « Freud définit la schizophrénie par la « prédominance de la relation de mot sur la relation de chose » et par le maintien de l'investissement des représentations de mot des objets alors que les investissements d'objets sont abandonnés » (Brun, 1999 : 111).

surgissement, d'irruption et d'intensité sont reconnues. Ou encore, pour faire un jeu de mot, l'événement fait *sensation* :

« *les sensations sont principalement ressenties par le corps et sur le corps, elles représentent des états généraux du corps psychiques et physiques tout à la fois ; au contraire les perceptions sont toujours ressenties comme quelque chose d'objectif* » (E. Dulaurier, 1992 :46)

– perception étant le terme approprié lorsque l'événement est entièrement objectivé, mis à distance (l'événement-constitué plutôt que l'événement-occurrence) phénomène qu'interdit l'hallucination mescaliniennne.

Notons encore ce passage

Grotesque! tout ça, intolérable! Pourquoi ai-je fait cette réflexion et pensé ce mot racoleur? Hé! pouvais-je le soupçonner d'être si racoleur? En temps normal, il ne me dit rien et repart sans troubler l'onde et sans en, créer.

Ici, à peine sur place, il entraîne avec lui irrésistiblement ses frères et ses cousins (par le côté le plus superficiel), ses cousins éloignés qui lui conviennent si peu, (je choisis ici les moins éloignés), l'irréparable, l'interminable, l'impitoyable, l'incroyable, l'indéfinissable, l'indéracinable, l'infatigable, l'incroyable, l'innombrable, l'irréversible, l'ingrassable, l'impitoyable, l'impérissable, l'infranchissable, l'indomptable, sans compter, l'irrecevable, l'incompressible, l'« indomitable » et une ribambelle qu'il me faut bien, au moins ici, interrompre. Mais alors non seulement je ne pouvais interrompre la sottise énumération, mais j'avais à les parcourir tous, à les prononcer mentalement vite et fort et très désagréablement. (Un bizarre pont élastique me reliait en effet à chacun d'eux.)

Impossible d'arrêter ça. Les adverbes, les longs adjectifs en *able*, et les préfixes et les « in » « in » pour ma Mescaline, c'est irrésistible. (MM : 35-36).

La configuration est ici différente des exemples précédents. Le mot *intolérable* est l'événement non pas d'images associées au mot, mais, en raison peut-être de son abstraction, d'une litanie d'adjectifs. Si la propriété indicielle du mot est indiscutable, puisqu'il convoque – racole – des lexèmes en série, son caractère iconique est également évident : chaque lexème est morphologiquement apparenté, comme si, plutôt que laisser sa place à un autre item, le mot se transformait, se métamorphosait sans cesse.

L'expérience « linguistique » de la mescaline est bien plus complexe que ce que nous présentons ici. Nous nous sommes uniquement intéressés à la dimension événementielle des mots – à leur évacuation du système de la langue. Pour conclure cette section, nous citerons encore Michaux, qui dans une phrase implacable témoigne encore de la dimension événementielle du signe linguistique :

Au mot « Hallucination », j'en avais fait une.

3. La période comme événement.

Comme l'a écrit H. Meschonnic :

« *Si le sens est une activité du sujet, si le rythme est une organisation du sens dans le discours, le rythme est nécessairement (...) une configuration du sujet dans son discours* » (H. Meschonnic, 1982 : 71)

On ajoutera : si l'événement est ce qui arrive à un sujet, alors la dimension rythmique de l'énoncé signifiant cet événement, est une organisation de la temporalité événementielle. Dans un précédent travail (Gourio et Legallois, 2004), nous avons remarqué, sans développer, que la phrase michaudienne saisit l'événement dans son déploiement, dans sa temporalité. Ces remarques, nullement inédites¹⁰, doivent à présent être étayées.

Il serait inexact d'affirmer que les phrases que contient *Misérable Miracle* possèdent une seule et unique structure homogène. Au contraire, si nous supposons une corrélation entre « forme » d'événements et « forme » de phrases, nous devons considérer que face à la diversité des formes événementielles, les phrases dans *Misérable Miracle* possèdent nécessairement des structures et des rythmes différents. Nous étudierons deux « types » de phrases, deux types contradictoires, qui correspondent à des déploiements hallucinatoires distincts.

Le passage suivant a fait l'objet d'une analyse que nous reprenons ici à A.E. Halpern :

¹⁰ Cf. par exemple L. Jenny (1995) et Halpern (1992) citée plus bas.

A coups de traits zigzagants, à coups de fuites transversales, à coups de sillages en éclairs, à coups de je ne sais quoi, toujours se reprenant, je vois se prononcer, se dérober, s'affirmer, s'assurer, s'abandonner, se reprendre, se raffermir, à coups de ponctuations, de répétitions, de secousses hésitantes, par lents dévoiements, par fissurations, par indiscernables glissements, je vois se former, se déformer, se redéformer, un édifice tressautant, un édifice en instance, en perpétuelle métamorphose et transsubstantiation, allant tantôt vers la forme d'une gigantesque larve, tantôt paraissant le premier projet d'un tapis immense et presque orogénique, ou le pagne encore frémissant d'un danseur noir effondré, qui va s'endormir (MM : 41).

A.E. Halpern commente ainsi ce passage :

« La phrase, très longue, traduit le mouvement perpétuel de la métamorphose, par l'accumulation de verbes à l'infinitif, par les répétitions « je vois », « par », « édifice » qui relancent l'image changeante et par le balancement « tantôt...tantôt ». Le travail de description de ces formes est explicitement associé par Michaux à celui du langage : au vocabulaire du mouvement, s'adjoint celui de l'énonciation « se prononcer », « s'affirmer » et de la syntaxe (« ponctuations »). La métamorphose, mise en branle par le mot « girafe », se comporte comme une phrase. Autrement dit, elle est métamorphose de la phrase, aussi bien que la phrase a pour fonction de transcrire la métamorphose. La métamorphose est, ici, à la fois épistémologique et poétique : la démiurge poétique passe par le transformisme métamorphique, qui serait une version plus scientifique de la métaphore. Plus encore que la phrase, toute œuvre littéraire tendrait à se lire comme un processus métamorphique : la nymphe du poète » (Halpern : 326).

A nouveau, la catégorie sémiotique peircienne de l'icône est pertinente pour saisir le rapport entre la phrase-signe et le déploiement de l'événement. Non seulement, comme l'indique A.E. Halpern, le métalangage linguistique se révèle adapté pour signifier la forme de l'hallucination, mais la phrase michaudienne est isomorphe au type d'événement en présence, comme si la mimésis était appuyée par une mimétique. D'abord, retenue par un ensemble de groupes prépositionnels, la phrase voit son rythme accélérer lorsque le prédicat est énoncé. La phrase crée alors une tension en cherchant son « objet », au sens grammatical et thématique, objet retardé aussi bien par une forme visuelle qui « hésite », que par une phrase indécise. Il nous faut ici parler de périodes et de clauses plutôt que de phrase ; chaque unité rythmique correspond à une clause qui correspond à un rythme événementiel. On considérera ici que la définition traditionnelle de la clause, comme une unité équivalant à une proposition minimale complète, sied mal à l'analyse du texte de Michaux. En effet, loin de correspondre à une proposition minimale, et loin donc d'être identifiée à partir de critères logiques, nous considérons que l'unité pertinente ici est l'unité rythmique, ponctuée par les virgules. La suite des syntagmes *A coups de traits zigzagants, à coups de fuites transversales...* ne forme pas seulement une juxtaposition ou une accumulation de circonstanciels, mais surtout des unités « clausales » qui toutes modifient la mémoire discursive. Les critères mobilisés ici sont donc davantage énonciatifs que grammaticaux. Mais plus encore, chaque clause correspond à une appréhension particulière d'un phénomène.

A un autre niveau, on peut concevoir deux périodes :

- 1) *A coups de traits zigzagants....par indiscernables glissements* qui paradoxalement est une période incomplète puisque l'objet n'est pas mentionné – comme une sorte de raté de la phrase.
- 2) *je vois se former... qui va s'endormir*. La deuxième période est en partie la reprise de la première, mais avec, cette fois-ci, un développement clausal à droite portant sur l'objet, qui subit ici une sorte d'inflation linguistique.

Selon les catégories parfois proposées pour caractériser le style de Michaux (M. Béguelin (1973), M. Segarra (1992)), on serait ici dans le poème-litanie, avec une forme rythmique et des répétitions lexicales donnant une impression de continuité – mais sans ici l'effet d'apaisement qui est en général associé à cette catégorie.

Le passage suivant, au contraire, rapporte une autre forme d'hallucination.

Maintenant je suis devant un rocher. Il se fend. Non, il n'est plus fendu. Il est comme avant. A nouveau il est fendu, entièrement. Non, il n'est plus fendu du tout. A nouveau il se fend. A nouveau il cesse d'être fendu, et cela recommence indéfiniment. Roc intact, puis clivage, puis roc intact, puis clivage, puis roc intact, puis clivage, puis roc intact, puis clivage...(MM : 26).

On compte ici une clause par période, sauf pour le segment *A nouveau il cesse d'être fendu, et cela recommence indéfiniment* qui marque une distinction entre deux parties. Le mode de construction

du texte est différent de celui du précédent : alors que dans le précédent, nous avons un rythme « ondulatoire », dans une sorte d'expansion, ici, le rythme est abrupt, cadencé, car correspondant à la manifestation de l'événement – manifestation oscillatoire. On parlera cette fois-ci, toujours en suivant M. Béguelin et M. Segarra, de poème-martèlement. On peut cependant distinguer deux mouvements : la première partie du passage peut se lire comme un *épuiement* linguistique dans la mesure où Michaux revient sur sa phrase : *il se fend. Il n'est plus fendu*. L'oscillation entre la forme positive et négative serait l'indice d'une écriture qui hésite, d'un observateur incertain. Dans la deuxième partie, le même événement est exprimé de façon différente (*Roc intact, puis clivage...*) ; la phrase averbale est un mouvement répétitif isomorphe à l'événement, débarrassé d'un surplus grammatical pour retenir que l'essentiel du rythme binaire. Les syllabes et les phonèmes sont durs (/rOk /-/ akt /) marquant ainsi une tension, puis deviennent, dans une sorte de détente, moins abrupts (/kli /-/ vaZ /), pour redevenir durs, etc. sur un rythme de tension/détente.

Misérable Miracle (comme d'autres textes de Michaux) se composent donc de poèmes-litanies et de poèmes-martèlements, illustrant des rythmes très différents dépendants des types hallucinatoires en présence. Ces deux catégories se fondent sur des structures parallèles et itératives, mais organisées par des modalités différentes. La sémiotique du monde naturel et celle du discours se recouvrent en partie ici, sur le lieu de l'organisation et du déploiement des formes.

4. Le texte comme événement

Nous proposons, dans cette dernière partie, d'aller plus loin dans l'analyse de la construction de l'événement chez Michaux. Notre raisonnement se fonde sur l'idée suivante : le texte constitue pour le lecteur un événement auquel il participe, et cette événementialité du texte, sous le régime de la mimesis, est l'icône de l'événement hallucinatoire. Nous partirons, pour ensuite la dépasser, de la remarque émise par W. Iser dans son étude sur la lecture :

« En lisant, nous réagissons à ce que nous avons produit nous-mêmes, et ce mode de réaction qui fait que nous pouvons vivre le texte comme un événement. Nous ne le concevons pas comme un objet donné, nous ne le comprenons pas comme un état de faits déterminés par des prédicats. Il devient présent à notre esprit du fait que nous réagissons à lui par nos réactions. Le sens du texte est un événement corrélé à notre conscience. En tant que corrélat, nous en saisissons le sens comme une réalité » (W. Iser, 1976 : 233).

Il nous semble que certains textes de *Misérable Miracle*, par leur dispositif esthétique et rhétorique, vont plus loin encore que l'aspect interprétatif décrit par Iser. Ces textes, parce qu'ils sont construits comme des événements, mettent le lecteur en présence des événements représentés¹¹.

Nous tiendrons compte ici, fondamentalement, de :

- l'*enargeia* textuelle, soit cette propriété longtemps travaillée par la rhétorique antique et à laquelle les latins donnèrent le nom d'*evidentia*,
- et de l'*energeia*, c'est-à-dire l'ensemble des qualités rythmiques et dynamiques du texte

Reprenons chacun des deux termes.

L'*enargeia* est un dispositif rhétorique, que l'on désignerait aujourd'hui par *hypotypose*, qui consiste pour l'énonciateur à mettre *sous les yeux* de l'énonciataire-lecteur les événements narrés. Elle construit donc un effet de présence (et non de représentation), d'évidence. Même si elle n'est pas portée par des propriétés linguistiques stables¹², on s'arrêtera ici sur deux caractéristiques : l'emploi d'opérateurs analogiques et l'emploi du présent.

L'effet de mise en présence s'appuie sur une rationalité collective constituée de lieux communs et d'images partagées, qui permettent à la narration de l'*atopique*, de l'incommunicable, d'être comprises par le lecteur¹³. Ces images et lieux communs sont produits par des opérateurs analogiques telles que les métaphores ou les constructions comparatives. Un des exemples les plus spectaculaire que nous pouvons donner est le passage suivant :

¹¹ Cf. également D. Legallois (à par.)

¹² Cf. F. Revaz (à par.)

¹³ R. Webb (1997) et J. Fontanille (2001)

Comme s'il y avait une ouverture, une ouverture qui serait un rassemblement, qui serait un monde, qui serait qu'il peut arriver quelque chose, qu'il peut arriver beaucoup de choses... (MM : 20)

Le comparé ici est absent, car de l'ordre de l'indicible. Aussi, l'événement n'est-il ici compréhensible que par la présence du comparant, seule image légitime à figurer le thème. On remarquera d'ailleurs que ce comparant subit également des déterminations (*rassemblement, monde*) qui viennent le rendre plus tangible. Ainsi, l'instanciation d'images rationnelles et communes permet-elle de construire une présence plus tangible d'un événement qui reste pourtant incommunicable.

L'emploi du présent mériterait un commentaire nourri. Nous nous limiterons ici à l'essentiel.

Dans les diverses définitions que l'on rencontre, le présent historique est souvent associé à l'hypotypose. Or, des précisions s'imposent concernant la pertinence de cette association dans les textes de Michaux. En accord avec B. Facques (2005), nous considérons le présent historique comme dépendant de la modalité épistémique, dans la mesure où sa fonction discursive est le plus souvent la *présentation* des événements. Ainsi, lorsqu'il y a emploi du présent historique :

- les repères temporels sont généralement autonomes ;
- le locuteur n'est pas nécessairement témoin des événements ;
- les événements sont présentés comme contemporains à l'énonciation

Il s'ensuit que le rapport à l'événement n'est pas construit sous la modalité de la perception, mais du connaître et du faire connaître (de la présentation).

Le présent dans *Misérable Miracle* relève d'une autre valeur, que B. Facques, étudiant les textes de presse, désigne sous le terme de présent de reportage. Ce présent se caractérise ainsi :

- les repères temporels sont généralement non autonomes ;
- le locuteur est témoin des événements ;
- l'énonciation est présentée comme contemporaine aux événements (j'y suis, je raconte)

Il s'ensuit que les événements sont présentés sous la modalité perceptuelle ; d'où l'effet, non pas de *présentation*, mais de *présentification* – que nous interprétons comme le fait de rendre présent l'événement.

Ainsi, les opérateurs analogiques, comme l'emploi du présent, ont pour fonction de construire une présence à l'événement, événement rendu *évident*, c'est-à-dire, *sensible*. Mais un autre phénomène de mise en présence est élaboré, grâce non plus seulement à l'*enargeia*, mais également à l'*energeia*.

Cette catégorie, on l'a vu, consiste, par des dispositifs complexes, à élaborer la « sensibilité » du texte : rythme croissant par le moyen d'une gradation (climax), juxtapositions asyndétiques, aposiopèses, allitérations, etc. Ces éléments sont mis en œuvre dans le texte suivant :

Tout à coup, mais précédé d'abord par un mot en avant-garde, un mot-estafette, un mot lancé par mon centre du langage alerté avant moi, comme ces singes qui sentent avant l'homme les tremblements de terre, précédé par le mot « aveuglant », tout à coup un couteau, tout à coup mille couteaux, tout à coup mille faux éclatants de lumière, sertie d'éclairs, immenses à couper des forêts entières, se jettent à trancher l'espace du haut en bas, à coups gigantesques, à coups miraculeusement rapides, que je dois accompagner, intérieurement, douloureusement, à la même insupportable vitesse, à ces mêmes hauteurs impossibles, et aussitôt après dans ces mêmes abyssales profondeurs, en écarts de plus en plus excessifs, disloquants, fous... et quand est-ce que ça va finir... si ça va jamais finir ?

Fini. C'est fini (MM : 21).

L'expressivité de ce texte est manifeste. On considérera que l'acte de lecture n'est pas un acte neutre, de déchiffrement et de « simple » interprétation. La lecture est une énonciation – et l'énonciation est elle-même un événement qui se donne ici comme un phénomène sensible grâce à l'*energeia*. Le rythme de lecture est d'abord retenu, dans une sorte de tension qui retarde le thème du passage (*un couteau*), thème qui est ensuite amplifié aussi bien sémantiquement que syntaxiquement. Puis, le prédicat lui-même est retardé, (*se jettent à trancher l'espace...*) et à son tour amplifié par des clauses incessantes et répétitives, avec, enfin, une chute – en phase avec le sémantisme de *du haut en bas*, dans une litanie d'expressions adverbiales, conclue par les aposiopèses. Mais des allitérations sont également présentes : /**ku**/, /(*tout à coup, couteau, couper, coups*) qui constituent de véritables martèlements, ressenti par le lecteur, allitérations indissociables du nom *coup* – nom d'événement par excellence. Litanie et martèlement sont donc les régimes rythmiques organisateurs du texte, et instigateurs d'une temporalité sensible éprouvée. Autrement dit, le texte actualisé dans la lecture, possède une structure « physique » temporelle et sensible, perçue et vécue dans l'acte de lecture. En considérant que le rythme est un rapport entre le texte et son énonciation dans la lecture, on conclura

que le lecteur-énonciataire est lui-même mis en condition de ressentir, de percevoir le texte-événement. C'est bien sûr l'événement narré, ne pouvant être désolidarisé de la forme qui l'exprime, qui « bénéficie » de cette expressivité de l'énonciation. L'événement de la parole et l'événement mondain se confondent, ou autrement dit, l'événement-occurrence et l'événement-constitué se recouvrent entièrement grâce à la dimension iconique du texte. L'évidence de la scène, l'*enargeia*, est ici promue par l'opérateur analogique *comme ces singes qui sentent avant l'homme les tremblements de terre*, mais surtout par l'emploi particulier du présent *se jettent* qui jette lui-même l'énonciataire *in media res*.

Récapitulons ce point fondamental : dans le processus de lecture, l'*energeia* du texte est actualisée ; le rythme est alors perçu et ressenti par le lecteur – par le corps tensif et phorique du lecteur, car tout rythme est une sensation corporelle convertie en valeurs. Sensible à la dynamique du texte, et à son expressivité, l'énonciataire vit la lecture comme un événement. Il est donc présent à l'événement – être présent est synonyme ici de *sentir*, de *ressentir*. Quant à l'événement hallucinatoire, il est lui-même présentifié grâce à l'*enargeia*, et à ses éléments constitutifs : l'emploi du présent, ainsi que les images instanciées contribuant à l'évidence du texte.

Conclusion

Œuvre de témoignage et œuvre poétique, le premier des écrits de Michaux sur les psychotropes, *Misérable Miracle*, est également un écrit fondamental et général sur l'événement – quelle que soit sa nature. Car ce qui est thématique en creux, c'est bien une phénoménologie de l'apparaître, du surgissement, du déploiement, et encore du rythme ressenti à travers les diverses expériences hallucinatoires : par une sorte de dégradation sémiotique, qui privilégie le caractère iconique au détriment du symbolique, les mots sont des vecteurs d'événements. La phrase – la période – déploie une structure événementielle complexe, peu appréhendable par les catégories linguistiques traditionnelles. Enfin, chaque séquence elle-même, en tant que texte, sollicite une lecture hautement participative dans laquelle l'énonciataire est constitué comme une instance ressentant l'événement du texte. On concevra évidemment que notre interprétation de *Misérable Miracle* est très loin d'épuiser les propriétés esthétiques et poétiques de l'œuvre, et que beaucoup reste à dire aussi bien sur les configurations événementielles en présence, que sur les enseignements du texte au sujet des systèmes linguistique et discursif en jeu dans l'expérience mescalinienne.

Références

- Alexandre, D., M. Frédéric, S. Parent, M. Touret, (2004) : *Que se passe-t-il ? Événements, sciences humaines et littérature*. Presses universitaires de Rennes, Rennes.
- Béguelin, M. (1973) : *Henri Michaux esclave et demiurge : Essai sur la loi de domination-subordination. L'Age d'Homme*, Lausanne.
- Brun, A. (1999) : *Henri Michaux ou Le corps halluciné*. Institut d'édition Sanofi-Synthelabo, Paris
- Danblon, E. (2002) : *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique*. Ed. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- Daviet-Taylor, F. (éd) (2006) : *L'événement : formes et figures*. Presses de l'Université d'Angers, Angers
- Dumaurier, E. (1992) : *Psychologie expérimentale de la perception*. Puf, Paris.
- Facques, B. (2005) : Le présent de reportage dans la presse quotidienne. CORELA - Numéro spécial Colloque AFLS. Accessible en ligne à l'URL <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document131.html>

- Farge, A. (2002) : Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux. *Terrain*, 38, pp. 69-78.
- Fontanille, J. (2001) : Quand le corps témoigne : voir, entendre, sentir et être-là. Sémiotique du reportage, in : Boucharenc, M. et J. Deluche (éds) : *Littérature et reportage*, Pulim, Limoges.
- Guilhaumou, J. (2006) : *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon.
- Gourio, A. et D. Legallois, (2004) : Michaux, témoin halluciné, in : C. Dornier et R. Dulong (éds) : *Esthétique du Témoignage*, Éditions de la Maison des Sciences Humaines, Paris.
- Halpern, A.E. (1992) : *Henri Michaux : le laboratoire du poète*, Seli Arslan, Paris.
- Iser, W. (1976) : *L'acte de lecture*, Pierre Mardaga Editeur, Bruxelles.
- Jenny, L. (1995) : *La parole singulière*, Belin, Paris.
- Lamizet, B. (2006) : *Sémiotique de l'événement*, Hermès Science, Paris.
- Legallois, D. (2005) : Synesthésie adjectivale, sémantique et psychologie de la forme : la transposition au cœur du lexique, in : François J. (éd) : *L'adjectif à travers les langues*, Puc, Caen
- Legallois, D. (2011) : Présentification, hypotypose et linguistique du témoignage dans *Misérable Miracle* d'Henri Michaux, in : Legallois, D., Y. Malgouzu et L. Vigier : *L'accréditation des discours testimoniaux*, Presses Universitaires du Sud, coll. Champs du signe, Toulouse, pp.75-88.
- Leroi-Gourhan, A (1965) : *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, Paris
- Luquet, H.(1977) : *Le dessin enfantin*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.
- Martin, J.P. (2003) : *Henri Michaux*, Gallimard, Paris.
- Merleau-ponty, M. (1945) : *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris.
- Meschonnic, H. (1982) : *Critique du rythme : Anthropologie historique du langage*, Verdier, Paris.
- Michaux, H. (1956/1972) : *Misérable miracle*, Poésie/Gallimard, Paris,
- Peirce, C.S., (1994) : *The collected papers of Charles Sanders Peirce*, Cédérom.
- Prestini-Christophe, M. (2006) : La notion d'événement dans différents champs disciplinaires. *Pensée plurielle* 3,13, pp. 21-29
- Revaz, F. (à par.) : L'hypotypose : une figure insaisissable ?. *Essai de néo-rhétorique*, Université de Fribourg.
- Romano, C. (1998) : *L'événement et le monde*, PUF, Paris.
- Searles, H. (1982) : Différenciation entre pensée concrète et pensée métaphorique chez le schizophrène en voie de guérison , *N.R.P.*, 25, pp..331-353.
- Segarra, M., (1992) : Du rythme en littérature : Michaux contre l'alexandrin, in Wunenburger, J-J. , (éd.), :*Les rythmes, lectures et théories*, Paris : L'Harmattan, pp. 207-214.
- Van de Velde, D. (2006) : *Grammaire des événements*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Webb, R., (1997) : « Mémoire et imagination » in Lévy, C et L. Pernot (éds.) : *Dire l'évidence*, L'Harmattan, Paris.
- Werner, H. (1934) : L'unité des sens. *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXXI, 3-4, pp. 190-205.